

Ma traduction du *Sosteine Pereira* comparée à celle publiée

Pereira prétend l'avoir connu (1) un jour d'été. Une magnifique journée d'été, ensoleillée et ventée, au cours de laquelle Lisbonne étincelait. Il semble que Pereira encore à la rédaction du journal ne savait que faire, le directeur était en congé (2), lui se trouvait embarrassé par le choix de l'article de la page culture - parce que *Le Lisboa* avait désormais (3) une page culturelle qu'on lui avait attribué.

Par (4) ce beau jour d'été, avec la brise atlantique qui caressait la cime des arbres et le soleil qui resplendissait, avec une cité qui scintillait- elle scintillait littéralement sous sa fenêtre - avec un bleu ..., Pereira prétend un bleu jamais vu et d'une netteté qui blessait presque les yeux, il se mit à penser (5) à la mort. Pourquoi ? Pour Pereira, c'est impossible à dire (6). Peut-être parce que son père, quand il était petit (7), avait eu une agence des pompes funèbres qui s'appelait *Pereira La douloureuse*, peut-être parce que sa femme était morte de phtisie quelques années auparavant, peut-être parce qu'il était gros, souffrait du cœur et qu'a continuer ainsi le docteur lui avait dit qu'il n'en avait plus pour longtemps, toujours est-il (8) Pereira se mit à penser à la mort, prétend-t-il. Et par hasard, par pur hasard, il se mit (9) à feuilleter une revue. C'était une revue littéraire qui avait cependant une partie (10) philosophique. Une revue d'avant-garde, peut-être - Pereira n'en était pas sûr - mais qui avait beaucoup de collaborateurs catholiques. Pereira était catholique, du moins se sentait-il à ce moment-là un bon catholique, mais qui ne réussissait pas à croire en une chose, la résurrection des corps (11). En celle de l'âme, oui, parce qu'il était sûr d'avoir une âme ; mais sa chair, cette viande qui entourait son âme, eh bien, non, elle ne pouvait ressusciter. Et pourquoi pas ? se demandait Pereira. Tout ce lard qui l'accompagnait en permanence, la sueur, l'essoufflement en montant les escaliers, pourquoi devrait-il ressurgir ? Non, Pereira ne voulait pas tout cela dans une autre vie éternelle et il ne voulait pas croire en la résurrection des corps. Il se mit ainsi à feuilleter la revue avec insouciance (12) parce qu'il éprouvait de l'ennui (13), prétend-il et trouva un article qui disait : "D'un mémoire soutenu le mois précédent à l'Université de Lisbonne, nous publions une réflexion sur la mort. L'auteur, François Monteiro Rossi, qui a obtenu sa maîtrise en philosophie avec note maximale et il ne s'agit que d'un extrait de son essai, parce que, peut-être par le futur, il collaborera de nouveau avec nous."

Pereira prétend qu'au début il eut une lecture distraite de l'article qui n'avait pas de titre puis machinalement il y pénétra et en recopia un morceau. Pourquoi le fit-il ? Cela Pereira n'est pas capable (14) de le dire. Peut-être parce que cette revue d'avant-garde catholique le dérangeait, peut-être parce qu'en ce jour il était fatigué d'avant-garde et de catholicisme bien qu'il fut profondément catholique ou peut-être parce qu'en ce moment, en cet été étincelant sur Lisbonne, avec tous ces événements (15) qui lui pesaient dessus il détestait l'idée de la résurrection des corps, mais le fait est (16) qu'il se mit à recopier l'article, peut-être pour pouvoir jeter la revue dans la poubelle.

Il prétend qu'il ne le recopia pas totalement (17) mais seulement quelques lignes qui sont les suivantes et qu'il peut produire : "Le rapport qui peut caractériser de manière la plus profonde et la plus générale le sens de notre être est de la vie avec la mort parce que la limitation de notre existence par le moyen de la mort est décisive pour comprendre et évaluer la vie.". Puis il prit l'annuaire téléphonique (18) et il se dit à lui-même : Rossi, quel nom étrange, il doit y avoir plus d'un (19) sur (20) l'annuaire. Il prétend qu'il fit un numéro parce qu'il s'en souvenait bien et à l'autre

bout du fil il entendit : allo. Allo, dit Pereira, ici c'est le Lisboa. Et la voix dit "oui". Eh bien, Pereira prétend avoir répondu, *Le Lisboa* est un journal de Lisbonne né, il y a quelques mois et je ne sais si vous l'avez vu. Nous sommes apolitiques et indépendants mais nous croyons en l'âme, je veux dire que nous avons des tendances catholiques et je voudrais parler avec (Monsieur Monteiro Rossi. Pereira prétend qu'à l'autre bout du fil il y eut un moment de silence puis la voix dit qu'il était Monteiro Rossi et qu'il ne pensait pas trop à l'âme. A son tour, Pereira maintint quelques instants de silence parce qu'il lui paraissait étrange, prétend-il, qu'une personne qui avait signé des réflexions aussi profondes sur la mort n'ait pas de pensée sur l'âme (22). Et donc il pensa qu'il y avait équivoque (23) et aussitôt il repensa à son idée fixe de la résurrection des corps : il dit qu'il avait lu un article de Monteiro Rossi sur la mort puis il déclara que lui non plus Pereira n'y croyait pas, si c'était ce que voulait dire Monsieur Rossi. En somme (24), prétend Pereira, il s'embrouilla et ça l'irrita ; ça l'irrita principalement contre lui-même parce qu'il avait téléphoné (25) à un inconnu et qu'il lui parlait de choses délicates, pour ainsi dire (voire) intimes comme (26) l'âme et la résurrection des corps. Pereira prétend s'être repenti de son acte et pensa (raccrocher le combiné, mais ensuite, qui sait pourquoi, il trouva la force de continuer et disant qu'il s'appelait Pereira, docteur (terme portugais) Pereira, qu'il dirigeait la page culturelle du Lisboa et que si pour le moment le Lisboa était un journal du soir (28), en somme un journal qui ne pouvait concurrencer (29) les autres de la capitale, il était sûr qu'il ferait son chemin ; pour le moment s'il donnait beaucoup de place à la chronique rose (30), mais comme ils avaient décidé de publier la page culturelle qui sortait le samedi et comme la rédaction n'était pas encore complète ; pour tout cela ils avaient besoin de personnel, d'un collaborateur externe qui ferait (31) une rubrique fixe.

Pereira prétend que Monsieur Monteiro Rossi bafouilla (32) aussitôt qu'il pouvait venir à la rédaction le jour même et il dit aussi (33) que le travail l'intéressait, que tous les travaux l'intéressait qu'il avait besoin de travailler maintenant qu'il avait achevé l'université et devait subvenir à ses besoins (un mot en italien : *se doveva mantenere*), mais Pereira eut la précaution de lui dire que pour le moment il était préférable de se rencontrer à l'extérieur, dans la ville et qu'il était mieux de se donner un rendez-vous. Il dit cela prétend-il parce qu'il ne voulait pas inviter un inconnu dans cette petite chambre glauque (*squallida stanzetta*) de la Rue Rodrigo da Fonseca, où tournait un ventilateur asthmatique et où il y avait toujours une odeur de frite à cause de la concierge une mégère qui regardait tout le monde avec un air (34) soupçonneux et qui ne faisait rien d'autre que frire (35). Et puis il ne voulait pas qu'un inconnu s'aperçoive (36) que la rédaction culturelle du Lisboa était une seule personne, lui, Pereira, un homme qui transpirait de chaleur et d'ennui et en somme il lui demande s'ils pouvaient se rencontrer dans la ville. Monteiro Rossi lui déclara que ce soir, Place da Alegria, il était invité dans un bal populaire avec chansons et guitares pour chanter une romance napolitaine, car il était à moitié italien mais sans connaître le napolitain. Le propriétaire du local (37) m'a réservé une petite table à l'extérieur (38) et où vous trouverez un carton avec mon nom Monteiro Rossi. Qu'en dites-vous on se voit là-bas ? Et Pereira prétend avoir dit d'accord. Il raccrocha, s'essuya la sueur puis lui vint une idée magnifique, celle de faire une brève rubrique intitulée "Souvenirs" (39) et il pensa la publier aussitôt dans le numéro du samedi suivant, de sorte que presque machinalement peut-être parce qu'il pensait à l'Italie il écrivit : y a deux ans disparaissait Lue Pirandello Et

puis dessous, il écrivit le sous-titre (40) : "Le grand dramaturge avait présenté à Lisbonne son *Sogno ma forse no.* (41). C'était le 25 juillet 1938, Et Lisbonne étincelait dans l'azur (42) d'une brise atlantique, prétend Péreira.

Sur la traduction publiée en italique

- 1 - avait fait sa connaissance
- 2 - en vacances (*in ferie*)
- 3 - *dorénavant* (le texte italien dit bien *ormai* alors que dorénavant se dit *d'ora* ou *innanzi* mais en effet dorénavant plus positif peut se justifier)
- 4 - En ce beau jour ...
- 5 - *songer* (plus élégant que penser)
- 6 - *Cela Pereira ne saurait le dire* (plus élégant)
- 7 - *dans son enfance* or le texte italien n'utilise pas *infanzia* mais bien "*quando lui era piccolo*" (*rimbambire* : tomber en enfance)
- 8 - *le fait est (ma il fatto è)* cette fois ma traduction me paraît plus élégante
- 9 - *comença de feuilleter* (plus rare que *comença à feuilleter*)
- 10 - *la section* (plus juste)
- 11 - *la résurrection des chairs ?*
- 12 - *indifférence*
- 13 - *s'ennuyait* qui est en effet le verbe pour dire éprouver de l'ennui mais les Italiens ont aussi *annoiare* alors faut-il respecter le mot à mot ?
- 14 - *être en mesure de*
- 15 - *mole ? masse ?*
- 16 - cette fois la traduction dit : *toujours-est-il*
- 17 - *pas en entier* / 18 - *des téléphones*
- 19 - La grosse faute : je fais un contre-sens ! *il ne doit pas y avoir plus d'un ...*
- 20 - *un nom dans l'annuaire* / 21 - *parler à*
- 22 - *n'ait pas réfléchi sur l'âme (non pensasse all'anima)*
- 23 - *malentendu* est en effet plus juste / 24 - *En résumé*
- 25 - Là le traducteur fait une périphrase pour expliquer la situation : *parce qu'il s'était mis dans la mauvaise posture de téléphoner*
- 26 - *aussi ... que à la place de comme*
- 27 - *et pour un peu il aurait raccroché*
- 28 - *journal de l'après-midi ?*
- 29 - *rivaliser avec*
- 30 - *chronique du cœur* : plus juste
- 31 - *qui tiendrait* : plus juste
- 32 - *bafouiller - bredouiller*
- 33 - *aussi - également*
- 34 - *regarder d'un air soupçonneux*
- 35 - *qui passait son temps à faire des fritures*
- 36 - *découvre*
- 37 - *de l'établissement*
- 38 - *dehors*
- 39 - *Ephémérides*
- 40 - *l'occhiello* : le faux-titre ?
- 41 - *je rêve mais peut-être que non*
- 42 - *l'azzurro* serait le ciel bleu et non pas le bleu seul

Pereira prétend que cet après-midi là le temps changea. A l'improviste (1), la brise atlantique cessa, de l'océan arriva une épaisse couche nuageuse(2) et la ville se trouva enveloppée d'un suaire de chaleur. Avant de sortir de son bureau, Pereira regarda le thermomètre qu'il avait acheté à ses frais et qu'il avait placé derrière la porte. Il indiquait 38°. Pereira éteignit le ventilateur, trouva (3) la concierge sur les escaliers qui lui dit au revoir dottor Pereira, s'ennuya (4) une fois de plus de la mauvaise odeur de friture qui se répandait dans le porche et finalement sortit à l'extérieur. Devant l'entrée, il y avait le marché du quartier et la Garde Nationale Républicaine y stationnait avec deux camionnettes. Pereira savait que le marché était agité (6) parce que le jour avant, dans l'Aletenjo, la police avait tué un charretier qui fournissait les marchés et qui était socialiste. Mais *Le Lisboa* n'avait pas eu le courage de donner l'information, c'est-à-dire le vice-directeur, puisque le directeur était en vacances à Buçaco où il jouissait de la fraîcheur des termes, et lui étant absent, qui pouvait avoir le courage de donner une information de ce genre, indiquant qu'un charretier socialiste avait été massacré dans l'Aletenjo et avait couvert de sang tous les melons de sa charrette ? Personne, parce que le pays se taisait, il ne pouvait rien faire d'autre (7) que se taire tandis que les gens mouraient la police faisait la patronne (8). Pereira commença à suer parce qu'il pensa de nouveau à la mort. Et il songea : cette ville pue la mort, toute l'Europe pue la mort. Il se rendit au Café Orquidea qui était à deux pas, après la boucherie juive et il s'assit à une table mais à l'intérieur parce qu'il y avait au moins les ventilateurs, vu qu'à l'extérieur on ne pouvait rester dans la chaleur (9). Il commanda une citronnade, alla aux toilettes, se mouilla les mains et le visage, se fit apporter un cigare et demanda le journal du soir. Manuel, le serveur (10) lui porta justement (11) *Le Lisboa*. Ce jour-là, il n'avait pas vu les épreuves aussi il le feuilleta comme si c'était un journal inconnu. La première page titrait : "Aujourd'hui à New York est parti le yacht le plus luxueux du monde". Pereira regarda longtemps le titre puis observa (12) la photographie. C'était une image qui montrait un groupe de personnes en chemise qui ouvrait des bouteilles de champagne. Pereira prétend qu'il commença à suer (13) en songeant à nouveau à la résurrection des corps. Comment, pensa-t-il, si je ressuscite je devrais me trouver avec de telles personnes ? Il pensa (14) vraiment se retrouver avec ces gens du yacht dans un port imprécis de l'éternité. Et l'éternité lui parut un lieu insupportable écrasé par une chape de chaleur nuageuse (brumeuse) avec des gens qui parlaient anglais et faisaient (15) des toasts en s'exclamant: oh! oh! Pereira se fit porter une autre limonade. Il pensa qu'il était temps, ou d'aller chez lui prendre un bain frais, ou d'aller trouver son ami le coiffeur (16), don Antonio della Chiesa das Mercès, auquel il s'était confessé quelques années auparavant quand sa femme était morte et qu'il allait trouver une fois par mois. Il pensa qu'il était préférable d'aller trouver don Antonio, car peut-être que ça lui ferait du bien. Et il fit ainsi. Pereira prétend que cette fois-là il oublia de payer. Il se leva avec indifférence (17), ou plutôt sans y penser et il s'en alla, simplement. Sur la table il laissa son journal et son chapeau parce que, peut-être à cause de cette chaleur, il n'avait pas envie de se le mettre sur la tête ou parce qu'il était fait ainsi, oublieux des objets.

Le père Antonio était effondré, prétend Pereira. Il avait des cernes qui lui arrivaient jusqu'aux joues et un air épuisé comme s'il n'avait pas dormi (18). Pereira lui demanda ce qui lui était arrivé et le père Antonio lui dit : comment, tu n'as pas su ? (19) Ils ont massacré un homme de l'Aletenjo sur sa charrette, il y a des grèves, ici en ville et ailleurs ; mais dans quel monde vis-tu, toi qui travailles dans un journal ? Va t'informer un peu, s'entendit dire Pereira.

Pereira prétend qu'il sortit perturbé de cette brève rencontre (20) et par la manière dont il avait été congédié. Il se demanda : dans quel monde je vis ? Et lui vint l'idée bizarre que lui, peut-être, il ne vivait pas mais qu'il était déjà comme mort. Depuis la disparition de sa femme (21) il vivait comme s'il était mort. Ou mieux, il ne faisait pas autre chose que de penser à la mort, à la résurrection des corps en laquelle il ne croyait pas, et à des sottises de ce genre. Sa vie était une survivance (une survie), une fiction de vie. Et, prétend Pereira, il se sentit marié (22). Il réussit à se transporter jusqu'au plus proche arrêt du tram et en prit un qui le porta (23) jusqu'à Terreiro do Paço. De la fenêtre il regardait défilier lentement Lisbonne, il regardait l'avenue da Libertade, avec ses beaux palais puis la Praça do Rossio, de style anglais ; et au Territoire do Paço il descendit et prit le tram qui allait (24) al Castello. Il descendit à la hauteur de la cathédrale parce qu'il habitait à côté (25) dans la Rue da Saudade. Il suivit fatigué le trottoir (26) de la rue qui allait jusque chez lui. Il sonna à (27) la concierge qui était aussi sa femme de ménage (28) et elle vint lui ouvrir. Dottor Pereira, dit-elle je vous ai préparé une côtelette frite pour le repas. Pereira la remercia et monta lentement l'escalier, prit la clef sous le paillason, où il la laissait toujours, et entra. Dans l'entrée (29) il s'arrêta devant la bibliothèque où était (30) le portrait de sa femme. Cette photographie, il l'avait prise lui-même, en 1927, pendant (31) un voyage à Madrid et dans le fond on voyait la silhouette massive de l'Escorial. Excuse-moi si je suis un peu en retard, dit Pereira.

Pereira prétend que depuis quelque temps il avait pris l'habitude de parler au portrait de sa femme. Il lui racontait ce qu'il avait fait pendant (32) la journée, il lui confiait ses pensées, il lui demandait conseil. Je ne sais dans quel monde je vis, dit-il au portrait, le père Antonio me l'a dit lui aussi, le problème c'est que je ne fais (33) que penser à la mort, il me semble que tout le monde est mort ou sur le point (34) de l'être. Puis Pereira pensa au fils qu'ils n'avaient pas eu. Lui, l'aurait voulu mais il ne pouvait le demander à cette femme gracieuse (35) et souffrante qui passait des nuits d'insomnie (36) et de longs séjours (37) en sanatorium. Et ça lui déplut (38). Parce que si maintenant il avait un fils, un grand fils (39) avec lequel il puisse s'asseoir à une table et parler, il n'aurait pas besoin de bavarder avec un portrait qui faisait référence à un ancien voyage(40) duquel il ne se rappelait presque plus rien. Et il dit: eh! patience, qui était sa formule de conclusion devant le portait de sa femme. Puis il alla à la cuisine, il s'assit à sa table et souleva le couvercle de la poêle qui contenait la côtelette frite. Elle était froide, mais il n'avait pas envie de la réchauffer. Il la mangeait toujours ainsi, comme (41) l'a lui avait laissé la concierge : froide. Il mangea rapidement, prit un bain, se lava les aisselles, changea sa (de) chemise, se mit une cravate noire et un peu de parfum espagnol qui était resté dans un flacon qu'il avait acheté en 1927 à Madrid. Puis il endossa une veste grise et sortit pour aller Praça da Alegria, puisque désormais (42) il était neuf heures du soir, prétend Pereira.

En italique les traductions du livre

1 - *Soudain*

2 - *Un épais rideau de brume*

3 - *rencontra*, beaucoup plus juste

4 - *flaira* beaucoup plus juste

5 - à l'air libre

6 - *en agitation*

7 - *autrement*

8 - *agissait à sa guise*, beaucoup plus juste

9 - *la chaleur était insupportable*

10 - *le garçon*

11 - *précisément*, beaucoup plus juste

12 - *regarda*

13 - *de transpirer*

14 - *s'imagina*

15 - *portait des toasts*, beaucoup plus juste

16 - quel contre-sens ! il fallait mettre *curé* : *paroquio* m'a fait penser à perruquier

17 - cette fois *noncuranza* devient *désinvolture*

18 - *comme quelqu'un qui n'a pas dormi*

19 - *tu n'es pas au courant*

20 - *colloquio* j'ai cru *colloque* donc rencontre il fallait lire *conversation*

21 - en changeant la structure de la phrase le traducteur a fait disparaître ce morceau: *depuis la disparition de sa femme* : regrettable

22 - par logique avec la note 21 la phrase 22 a disparu

23 - *conduisait*

24 - *montait*

25 - *tout près*

26 - il fallait savoir qu'à Lisbonne un château était en haut. Ne comprenant ce que faisait cette rampe j'ai parlé du trottoir : il fallait lire : *il gravit péniblement la rampe.*

27 - *chez*

28 - *gouvernante ?*

30 - *vestibule*

31 - *lors d'un voyage*

32 - *durant* mieux que *pendant*

33 - ajouter *rien d'autre*

34 - *en passe*

35 - *gracile* j'ai pensé *gracieuse* et il dit *frêle* (frêle dit le dictionnaire)

36 - *sans sommeil* : pourquoi ne pas reprendre *insomnie* ?

37 - cette fois je préfère mon mot à *période* qui reprend *periodo*

38 - *Il en eut le regret* (le traducteur traduit bien)

39 - *en effet un grand fils et un fils adulte*

40 - *voyage lointain* (dans le souvenir)

41 - *telle que*

42 - cette fois *ormai* devient à *présent*